

## La Doctrine soufie et la résistance algérienne au 19<sup>e</sup> siècle

 Dr BAKHTA MOUKRAENTA <sup>1</sup>

La politique coloniale française en Algérie pendant la période d'occupation 1830-1962 a eu un profond impact sur l'orientation de la pensée doctrinale dans la société algérienne, parfois dans un sens négatif et parfois dans un sens positif, à travers les différents projets religieux, culturels et économiques..., compte tenu de la longue durée de la présence coloniale en Algérie, et la nature de la colonisation fondée sur l'intimidation, la surexploitation des ressources et la destruction des institutions religieuses, culturelles, économiques et sociales.

Le colonialisme français a su appréhender depuis les premières années de l'occupation les éléments de force et de faiblesse dans la croyance religieuse de la société algérienne, en raison de ses relations avec l'empire Ottoman dont l'Algérie était une des dépendances de 1518 à 1830<sup>(1)</sup>, et grâce à l'expérience acquise au cours de l'occupation de l'Egypte 1798 -1801, puis à sa propre politique précoloniale de l'Algérie qui consistait à envoyer des campagnes exploratoires.

Pour élaborer cette recherche<sup>(2)</sup> nous aurions bien aimé pouvoir nous appuyer sur des enquêtes officielles, présenter des rapports d'administrateurs et des notes gouvernementales précises. Mais il est le plus souvent dérisoire de les chercher particulièrement pour la phase située entre 1871 et 1891. Nous noterons que pour la période que nous étudions ici la religion musulmane n'est pas au centre des préoccupations des politiciens, vu que les cultes ne sont en Algérie qu'une branche mineure de l'administration.

La politique coloniale envers la doctrine soufie des Algériens se reflète dans l'affrontement mené contre les confréries et les zaouïas soufies comme en témoignent les résistances populaires du 19<sup>e</sup> siècle. Ainsi la destruction des mausolées et des lieux sacrés associés à des saints et à des soufis, comme c'est le cas du mausolée de Sidi El-Cheikh - fondateur de la confrérie el-Cheikiya - quand l'un de ses petits-enfants, le cheikh Bouamama se révolta contre eux. Ils essayèrent aussi d'anéantir la

---

1-Chercheur associé au Centre Camille Jullian, Aix-en-Provence, France en collaboration avec Mohamed Figuigi, Maître assistant A, histoire contemporaine-Université de Béchar.

confrérie Rahmania et sa zaouïa suite à la résistance d'El-Mokrani et du cheikh El-Haddad (1871-1872). Par ces actions la colonisation française n'a fait qu'enraciner la pensée soufie dans la société algérienne, qui perdurera après l'indépendance et jusqu'à nos jours.

Officiellement la position de la France en regard de la religion musulmane (avant 1870) demeura toujours fondée sur l'affirmation du général De Bourmont: «...Je vous garantis également, et vous fais promesse formelle, solennelle et inaltérable, que vos mosquées grandes et petites ne cesseront d'être fréquentées comme elles le sont maintenant, et plus encore (sic), et personne n'apportera d'empêchement aux choses de votre religion et de votre culture...»<sup>(3)</sup>

Suivant certains avis du côté français cet engagement avait une portée limitée et se trouva dépassé par l'évolution historique ; mais il ne fut jamais renié dans son principe. La convention de 1830 subsista toujours dans l'esprit des algériens qui ne cessèrent de la placer en avant pour défendre la religion musulmane et préserver la personnalité algérienne.

Nous allons essayer dans cette recherche de montrer l'influence des idées soufies dans l'orientation de la pensée doctrinale des Algériens à l'époque coloniale, et leurs conséquences. Ce qui nous mène à la question de savoir quelle était l'ampleur de la ténacité de la société algérienne dans le maintien de sa religion et ses fondements et sa réaction vis-à-vis de la politique religieuse coloniale.

Au lendemain de l'invasion de l'Algérie par les Français ces derniers ont déclaré clairement l'esprit de croisade de cette campagne. De Bourmont- le gouverneur général d'Alger- déclare à la prise d'Alger en s'adressant à ses troupes: «Vous avez renouvelé le pacte des Chrétiens». Le voyageur J. Poujoulat de son côté répond à une interrogation posée par son ami le maréchal Bugeaud en 1844 sur les raisons de leur venue en Afrique: «...dans l'ordre de continuer le travail commencé par Godefroy, Louis VII et Saint Louis...»<sup>(4)</sup> Les Français ont vu dans la chute d'Alger la chute de l'un des bastions de l'Islam et le retour de la chrétienté ; le 11 juillet 1830 à la prise d'Alger les troupes françaises avec à leur tête le maréchal De Bourmont ont organisé une très grande fête religieuse sur la place principale de la Casbah où ils ont lu des passages de la Bible en chœur<sup>(5)</sup>. Puis ils ont transformé la plus grande mosquée d'Alger Ketchaoua construite en 1794 par Hassan Pacha en église, et ont créé le diocèse de l'Algérie en 1838<sup>(6)</sup>.

Au niveau de la capitale Alger toutes les institutions religieuses ont été christianisées. Selon les statistiques de 1899, il ne reste à Alger que 5 sur les 176 mosquées qui existaient à la veille de l'occupation, dont certaines ont été détruites et d'autres ont été transformées entre-autres en casernes. Les zaouïas ont subi le même sort que les mosquées, soit elles ont été démolies, vendues ou réquisitionnées par l'administration coloniale<sup>(7)</sup>. Plus grave encore les abus à cause des intransigeants ont inclus la destruction de tombes et de mausolées puisque en 1832 le duc De Rovico a ordonné la destruction du cimetière musulman en prétextant des travaux d'extension de la route liant Bordj Bou Lila à Bab Azzoun, mais le plus scandaleux fut l'extraction et le transport des squelettes d'Alger vers Marseille pour les utiliser dans l'industrie.<sup>(8)</sup>

Et nous citerons un autre passage qui démontre l'état d'esprit par les acteurs de ses scandales eux-mêmes: «Les travaux de la route du fort de l'Empereur, et ceux d'une esplanade construite en dehors de la porte Bab-El-Oued, amenèrent la destruction de deux cimetières musulmans. Il était impossible de les épargner, et l'on ne devait pas, par respect pour les morts, gêner la libre circulation des vivants ; mais on aurait dû agir avec moins de brutalité qu'on ne le fit, et ne pas donner le scandale d'un peuple civilisé violant la religion des tombeaux. Il fallait procéder avec ordre et décence, et transporter les ossements dans un lieu convenable. Au lieu de cela, ces tristes débris furent dispersés au hasard, et l'on vit des hommes grossiers jouer ignoblement avec des têtes humaines. Dans les travaux de déblai, lorsque la ligne tracée impassiblement par l'ingénieur partageait une tombe, la pioche coupait en deux et la tombe et le squelette ; la partie qui tombait allait servir de remblai à quelque autre point de la route, et celle qui restait demeurait exposée à tous les regards sur le revers des chemins. Ces sépulcres béants étaient comme autant de bouches accusatrices d'où les plaintes des morts semblaient sortir pour venir se joindre à celles des vivants, dont nous démolissions les demeures en même temps»<sup>(9)</sup>.

Le mépris des institutions religieuses musulmanes ne s'arrêta pas à la ville d'Alger, mais se propagea dans d'autres villes telles que Constantine, Oran et Tlemcen, etc. La ville de Constantine avait 70 mosquées et lieu de prières, l'administration coloniale s'est attribuée ces biens et les a utilisés à son gré, la mosquée de Rahba a été transformée en entrepôt pour stocker l'orge, son minaret a été même détruit; ils ont également saisi la mosquée d'El-Casbah l'une des prestigieuses mosquées de Constantine à l'époque Hafside et Ottomane; et un nombre considérablement de mosquées et de zaouïas ont été anéanties<sup>(10)</sup>.

Pour faire une simple comparaison entre les dégâts de destruction et l'effort de reconstruction des institutions religieuses nous prendrons l'exemple des mosquées : entre 1830 et 1860 cinq mosquées seulement furent construites dans les villes algériennes ! Vers 1860 l'administration déclarait que les édifices consacrés au culte pour l'ensemble de l'Algérie étant très nombreux, il était impossible de les conserver tous. D'ailleurs à partir de 1851, 78 mosquées seulement étaient classées et en conséquence pouvaient bénéficier des allocations accordées pour l'entretien des bâtiments de l'État, cependant qu'on dénombrait 1494 mosquées abandonnées à l'entretien des algériens. Sans oublier la confiscation des biens *habous* qui assuraient le bon fonctionnement des institutions religieuses<sup>(11)</sup>.

Pour miner l'Islam et ses composants en Algérie les Français ont adopté deux autres méthodes se basant cette fois-ci sur le psychique. La première consiste dans la diffusion des mythes et son encouragement dans les milieux musulmans, en utilisant des charlatans et des imposteurs, dirigés par des pseudos chefs de confréries et de zaouïas, qui ont transformé leur noble fonction de transmettre le message de l'Islam en une entreprise fructueuse leur permettant d'accumuler des richesses. La seconde procède par diffusion de l'athéisme chez les jeunes musulmans dans les écoles, les institutions religieuses et culturelles, parmi lesquels nous trouvons des grands intellectuels Algériens niant l'existence d'une nation libre nommée l'Algérie, ce qui a ouvert la voie aux partisans de l'intégration dans la culture française<sup>(12)</sup>.

La colonisation française avait une parfaite connaissance de la doctrine religieuse des Algériens et de ses faiblesses, nous constatons ceci dans la première déclaration des Français adressée aux Algériens en 1830<sup>(13)</sup>: «...Telles sont, Messeigneurs, les paroles que j'ai cru devoir vous adresser. C'est un conseil bienveillant que je vous donne; ne le négligez pas: sachez que votre intérêt est de l'accepter et de vous y conformer. Personne ne pourra détourner de dessus de vous la destruction, si vous ne tenez aucun compte de mes avis et mes menaces. Ayez la certitude la plus positive que notre Sultan victorieux et gardé par Dieu Très-Haut ne peut lui-même les modifier, car c'est un arrêt du destin, et l'arrêt du destin doit finalement s'accomplir. Salut à celui qui entend et se soumet»<sup>(14)</sup>.

Cet extrait de la déclaration tente de renforcer l'idée d'admettre que tout ce qui vient de Dieu doit être reconnu et donc de s'y conformer, en particulier si le roi de France est autorisé par Dieu à régner sur le peuple.

Cette idée nous ramène au Moyen Âge en Europe, où le clergé et l'Église maintenaient le pouvoir et géraient la société en prétextant l'acceptation de son destin qui n'est autre que la volonté de Dieu.

Certains chercheurs attestent le rôle joué par quelques cheikhs de confréries et des zaouïas pour convaincre le peuple algérien d'accepter de se soumettre à la domination coloniale, prétendant que la présence de l'occupation était une prédestination, qui devrait être reconnue et prise avec patience<sup>(15)</sup>.

Par conséquent, nous constatons que la colonisation a réussi à introduire cette idée de la soumission absolue au destin, aspect déjà préexistant dans la société algérienne, largement investie par l'administration française pour réaliser ses projets colonialistes; et cette idée a été un véritable obstacle opposé à la résistance nationale.

La lutte acharnée de la colonisation contre l'Islam et ses institutions en Algérie, a provoqué un attachement plus fort des algériens à l'Islam et ses préceptes; ils l'ont même prolongé sur le territoire français à Paris et dans d'autres villes en ouvrant une trentaine de centres pour enseigner les fondamentaux de l'Islam et de ses sciences, et pour pratiquer ses enseignements et ses rituels, ces centres étaient soutenus par des milliers d'Algériens et de Français<sup>(16)</sup>.

La position du peuple algérien s'est reflétée dans les programmes du mouvement national, qui ont été largement fondés sur la religion et ceci au long de l'occupation française de l'Algérie, dans les luttes des résistances du 19<sup>e</sup> siècle et les luttes politiques depuis la première guerre mondiale, ce facteur a augmenté vigoureusement au cours de la révolution armée, et ne disparaît que dans le programme de Tripoli en 1962<sup>(17)</sup>.

Les résistances du 19<sup>e</sup> siècle ont été classées par les chercheurs en deux catégories: résistances à caractère politique et résistances à caractère religieux, en se basant sur un rapport français rédigé au cours du 19<sup>e</sup> siècle et publié en 1945, qui déclare: «l'Algérie connaît maintenant une nouvelle ère. La guerre qui a éclaté actuellement– la dernière quarantaine du 19<sup>e</sup> siècle– se distingue des guerres précédentes. Avant l'année 1837 et l'année 1843, Abdelkader a résisté pour la formation d'un nationalisme arabe, et lutté pour l'instauration de l'autorité d'un souverain. Aujourd'hui, les idées de notre ennemi ont changé, et la guerre a pris un caractère religieux»<sup>(18)</sup>.

Nous ne pouvons parler de la doctrine soufie et son rôle dans la résistance nationale sans aborder le phénomène du *Mahdisme*<sup>(19)</sup>. L'idée du *Mahdisme* s'est enracinée dans la société musulmane depuis le Moyen Âge puisqu'elle est attestée dans la tradition du prophète (*Sunna*), elle s'est maintenue jusqu'à nos jours. Il est donc normal que les Algériens y croyaient puisqu'elle symbolisait la délivrance des injustices, guidés par un homme pieux qui délivrera la société dans les temps durs.

Ce phénomène a vu le jour après la fin des résistances de l'émir Abdelkader<sup>(20)</sup> et Ahmed Bey, où la population algérienne a subi un coup très dur, donc les nouveaux leaders des différentes résistances ont utilisé cette image du *Mahdi el-muntazhar* ou communément appelé *mül el-Sā'a* ou *radjoul el-Sā'a* (le maître de l'Heure).

Après la victoire française sur l'émir Abdelkader et Ahmed Bey, l'organisation des résistances et de la guerre a complètement changé puisque qu'elle s'est dirigée vers l'intérieur des terres, dans des régions difficilement accessibles, les Français devaient affronter des groupes bien organisés mais non une armée comme c'était le cas avec l'émir Abdelkader et Ahmed Bey. Les meneurs de ces groupes étaient souvent méconnus de l'administration française. Ils ne connaissaient pas leur véritable identité, ni l'ampleur de leurs pouvoirs dans les tribus. On ne les désignait que par leurs surnoms tels que Boumaaza, Boubaghla, etc<sup>(21)</sup>.

Cette obscurité énigmatique ou la méconnaissance de ces personnages qui menèrent les résistances au cours des années quarante du 19<sup>e</sup> siècle et au-delà, ont eu pour résultat que leurs personnes ont été associées à celle du *Mahdi* et cela s'ancra dans l'esprit de la population dans le sens de l'énigme et l'absence.

Mohamed ben Abdallah cacha sa véritable identité, nous ignorons tout sur ce personnage, pourtant il se proclama *Mahdi* descendant du Prophète (bénédiction et salut soient sur lui) et appela au *djihad* contre les français. La capture de Boumaaza rendit ce mythe du *Mahdi* crédible. Le contact avec le chef qui les avait défendus et réunis fut apprécié par la population<sup>(22)</sup>. Boumaaza était une personnalité pieuse connue par ses miracles (*karamat*) et surtout par le pouvoir de la parole et du rassemblement, les gens l'entouraient volontiers et étaient éblouis par sa personnalité. Cependant il était un vrai cauchemar pour l'armée française, les auteurs français le considéraient comme un symbole de la révolution et en même temps un mythe<sup>(23)</sup>.

En 1845 un autre personnage s'appropriant l'image du *Mahdi* apparut dans la région de Cherchell, il fit croire aux Français qu'il était le frère de Boumaaza. Il se nommait Mohamed ben Abdallah adepte de la tariqa Taybiya, et venait du Maroc. Comme c'était la coutume à l'époque, tous les chiites disaient qu'ils venaient de la Saqiya el-Hamra ou de Fez<sup>(24)</sup>.

En 1846 lors du repliement de l'émir Abdelkader de Tlemcen vers le Maroc, apparut el Cheikh el-Fadel qui se proclamait, *mūl el-Sā'a*, roi de Tlemcen. Il attaqua la ville avec 800 cavaliers et plus de mille hommes<sup>(25)</sup>.

Qui qu'il en soit les chefs des différentes résistances ont su utiliser tous les moyens pour mobiliser le peuple algérien pour affronter les forces françaises, ils se sont appuyés sur la culture et les doctrines de la société pour réveiller la volonté et la conscience patriotique ; et ils ont réussi à terroriser l'armée française et à lui infliger beaucoup de défaites et de pertes.

Les confréries<sup>(26)</sup> et les zaouïas ont joué un rôle primordial dans les résistances algériennes organisées ou non organisées au cours du 19<sup>e</sup> siècle, et c'est pour cela que la culture soufie s'est mêlée à la religion et le soufisme est devenu l'élément de base dans la constitution de la personnalité de la société; on le voit dans les résistances d'El-Mokrani<sup>(27)</sup> et Cheikh Haddad (1871-1872)<sup>(28)</sup> dans l'est et le centre et dans celle de Bouamama (1881-1904)<sup>(29)</sup> au sud-ouest de l'Algérie. Cheikh Bouamama avait reçu une instruction typiquement soufie à Ksar Figuig au Maroc, et à son retour la première chose qu'il fit fut de construire une zaouïa à Ksar Moghrar el-Tahtani près de Ain el-Sefra, où ses aïeux suivaient la doctrine de la confrérie Cheikhiya. Bouamama a pu grâce à cette zaouïa rassembler la plupart des tribus de la région dont Ouled Sidi el-Cheikh (Cheraga et Gheraba); en 1881 il a réussi à être à la tête de tout le sud-ouest algérien. Durant l'été de la même année l'armée française a eu de sérieuses difficultés à repousser les forces de Bouamama. Devant cette résistance l'officier en chef de la division d'El-Bayad, obligé de trouver une solution à la situation, fit exploser le tombeau de Sidi Cheikh<sup>(30)</sup> Abdelkader ben Mohamed fondateur de la confrérie Cheikhiya à Abiod Sidi Cheikh, le 16 août 1881.

La destruction du tombeau ne fit que renforcer et étendre la résistance. Slimane ben Hamza, le chef de la tribu de Ouled Sidi Cheikh el-Gheraba, rejoignit le mouvement de Boumaaza, et les Français renforcèrent leurs armées dans tous les territoires sud-ouest et alentours

comme Ain Sefra, Ain ben Khalil et el-Aricha, Ras el-Maa, Mecheria, El-Bayad, Sabdou, el-Daya, Saida, Kheiter, Frenda. Ils installèrent des forces permanentes dans l'axe séparant le tell des steppes pour protéger les colons européens. Ce fait aida à l'extension rapide de la révolte entre 1881-1883, les Ouled Sidi Cheikh ont rallié leurs forces (Gheraba et Cheraga), et les autres tribus comme Hemiane, el-Annour, Daoui Menia, Beni Ghil et tous les ksars de la région sous l'aile de Bouamama<sup>(31)</sup>.

Avec la destruction de ce tombeau<sup>(32)</sup>, les Français ont touché à un des fondements de la doctrine de la société algérienne car pour les habitants de cette région les saints et tout ce qui est lié à eux (tombeaux, zaouïas et *awqaf*s) sont intouchables, par conséquent l'administration française a essayé de trouver des solutions à cette erreur fatale. La première solution envisagée fut d'attirer le chef de la tribu des Gheraba Slimane ben Kaddour et de l'utiliser pour ramener les Ouled Sidi Cheikh vers leurs camps (champs ?), mais cette tentative échoua. En second lieu le Grand gouverneur général de la région de Mascara proposa d'utiliser la tribu des Daoui Menia contre les Ouled Sid Cheikh pour les exterminer définitivement, mais les autorités militaires à Alger s'y opposèrent.

Le général Thomassin gouverneur d'Oran proposa à nouveau d'attirer les Ouled Sidi Cheikh et cette fois-ci en utilisant Si Kaddour fils de Hamza chef de la tribu d'el-Cheraga. Ils arrivèrent à un arrangement avec lui en 1883 consistant à rebâtir le tombeau de Sidi Cheikh à Abiod Sidi Cheikh, à verser une indemnité annuelle de 60.000 francs à Si Kaddour et aux membres de sa famille en dédommagement des actes commis depuis 1864 et à la nomination de Si Kaddour à la tête d'une haute fonction à El-Bayad ainsi que d'autres membres de sa famille dans des postes sous sa direction. Si Kaddour devait convaincre tous les Ouled Sidi Cheikh établis au Maroc à revenir en Algérie et c'est ce qui s'est fait en quelques semaines après l'accord.

Nous constatons de ce qui précède que la France a payé cher son acte de destruction du tombeau du saint et a été obligée de céder devant la force des Ouled Sidi Cheikh. Aujourd'hui également ce lien entre les saints et le peuple s'est encore plus renforcé.

Dans le cas précédent nous nous sommes concentré sur les Ouled Sidi Cheikh et le symbole du saint et la force de sa présence même en étant mort ! Et le sacrilège qu'on provoque en touchant son lieu de repos. Dans un deuxième temps nous allons prendre des exemples vivants de sainteté et qui ont mobilisé le peuple algérien au centre et à l'est du pays. Il s'agit du cheikh Haddad dans la région de Seddouk en Kabylie qui a



permis l'extension de la révolution d'El-Hadj El-Mokrani puisque les khouanes Rahmaniyyine des départements d'Alger et de Constantine ont rejoint le mouvement. Il a pu fédérer en un mois un effectif de 120.000 soldats tandis qu'El-Mokrani n'avait pu en réunir que 5.000 des régions de Bordj Bou Arreridj, Sour el-Ghozlane et Bou-Saada<sup>(33)</sup>.

La révolte de la confrérie Rahmania<sup>(34)</sup> a fait couler beaucoup d'encre. M. Simian<sup>(35)</sup> considère que la zaouïa a dévié de son premier rôle qui est l'enseignement du Coran, l'aide aux plus pauvres et abriter les misérables dans un chef-lieu pour rejoindre la révolte menée par le *Mahdi* (*mūl el-Sā'a*) pour exterminer les Chrétiens!

Ces résistances ont engendré des pertes considérables pour l'armée française, et le plus important vient après leur extermination; malgré l'emprisonnement des meneurs de ces révoltes la peur persistait. Nous prendrons l'exemple de Cheikh Haddad et de son fils Aziz. Les autorités françaises avaient condamné Cheikh Haddad à cinq ans de prison, mais comme il l'exprima lui-même: "Vous m'avez condamné à cinq ans mais Dieu a fait que ça ne sera que cinq jours" et effectivement il décéda après cinq jours le 29 avril 1873, en émettant le souhait d'être enterré à Seddouk avec ses ancêtres mais l'armée française en décida autrement en l'enterrant à Constantine. En effet les autorités françaises craignaient que ses obsèques provoquent une vague de protestation et ravivent la flamme révolutionnaire chez les khouanes. Quant à son fils Cheikh Aziz, les autorités françaises l'ont emprisonné et ont expatrié son corps vers le port d'Alger où un grand rassemblement d'Algériens l'attendaient. Pour éviter tout affrontement on dévia le bateau vers le port de Skikda et Cheikh Aziz fut inhumé auprès de son père. En réaction à cet évènement un journal français écrit: «...la France a peur même des morts maintenant...»<sup>(36)</sup>.

Les symboles soufis de la révolution ont bien marqué l'histoire dans leur vie et encore plus après leur mort. Ils ont su faire revivre l'idée du *djihad* et du *Mahdi*, et renforcé la place des institutions soufies. Il est à signaler qu'il y a eu certains abus dans l'adoration de ces saints par rapport aux principes de la religion, mais ils ont été un élément de rassemblement pour le peuple algérien qui à l'époque de la colonisation était plutôt une société à caractère tribale.

Bien que les autorités française aient réalisé l'importance de cette doctrine et de ces personnages dans la société algérienne et aient essayé d'en exploiter les points faibles, ils n'ont pas réussi à détruire ou effacer ce phénomène social.

Notes :

- (1) P. Boyer, Contribution à l'étude de la politique religieuse des Turcs dans la régence d'Alger (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles), *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1, 1966, p. 11-49.
- (2) Différentes études ont été réalisées sur la question du soufisme et des confréries certains anciennes d'autres récentes voir : E. De Neveu, *Les khouans, ordres religieux chez les Musulmans de l'Algérie*, Paris, 1845 ; O. Depont et X. Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897 ; A. Berque, Essai d'une bibliographie critique des confréries musulmanes algériennes, *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, 39, 1919, p. 135-174, 193-233 ; E. Dermenghen, *Le culte des saints dans l'islam maghrébin*, Paris, 1954 ; Ch.-R. Ageron, *Les Algériens musulmans et la France : 1871-1919*, Saint-Denis, 2005.
- (3) A. Berbrugger, M. Bresnier, La première proclamation adressée par les Français au Algériens 1830, *Revue Africaine*, 6, 1862, p. 151.
- (4) J.-J.-F. Poujoulat, *Voyage en Algérie : études africaines*, Paris, 1868, p. 286-287.
- الاشرف مصطفى، الجزائر الامة والمجتمع، ترجمة حنفي بن عيسى، المؤسسة الوطنية للكتاب، الجزائر، 1983، ص.51.
- (5) سعد الله ، أبو القاسم، الحركة الوطنية الجزائرية، المؤسسة الوطنية للكتاب، الجزائر، 1992، ج 1 ص72.
- (6) En 1830, les mosquées étaient au nombre de 103, dont 14 de rite hanafite et 89 de rite malikite ; il existait également un nombre considérable de Marabouts dont 19 d'entre eux possédaient des immeubles, M.-M. Aumerat, Propriété urbaine à Alger, *Revue Africaine*, 41, 1897, p. 327-328 ; *Id.*, Propriété urbaine à Alger, *Revue Africaine*, 42, 1898, p. 168-201 ; ces deux articles nous donnent une idée précise sur l'organisation de la propriété et sa constitution en 1830, voir également : Ch.-R. Ageron, *Les Algériens musulmans et la France : 1871-1919, op.cit.*, v. 1, p. 297.
- (7) سعد الله أبو القاسم، الحركة الوطنية الجزائرية، المؤسسة الوطنية للكتاب، الجزائر، 1992، ج 1، القسم الأول، ص77-78.
- (8) *Ibidem.*, p. 78.
- (9) E. Pellissier, *Annales algériennes*, Paris-Alger, 1836, t.2, p. 7.
- (10) سعد الله ، أبو القاسم، الحركة الوطنية الجزائرية، ج 1، ص. 80.
- (11) M. Emrit, *L'Algérie à l'époque d'Abdelkader*, Saint-Denis, 2002, p. 177-179 ; Ch.-R. Ageron, *Les Algériens musulmans et la France : 1871-1919, op. cit.*, 293-297.
- (12) الوردتيلاني الفضيل، الجزائر الثائرة، دار الهدى، عين مليلة، الجزائر، بدون تاريخ، ص. 139.
- (13) A. Berbrugger, M. Bresnier, La première proclamation adressée par les Français au Algériens 1830, *loc. cit.*, p. 152-153.
- (14) Le texte dans son intégralité a été traduit dans l'article cité supra et figure également dans *Ara' wa Abhat* d'Abu el-Kacem Saad Allah :
- سعد الله ،ابو القاسم، ابحاث و آراء في تاريخ الجزائر، دار الغرب الاسلامي، بيروت، ط 3، 1990، ج 1 ص271-280.
- (15) القاسي علال، محاضرات في تاريخ المغرب العربي منذ الحرب العالمية الأولى، معهد الدراسات العربية العالية، القاهرة، 1955، ص13/المدني احمد توفيق، كتاب الجزائر، نشر دار الكتاب الجزائري، ط2، 1963، ص350-353/تركي رابح، الشيخ عبد الحميد بن باديس، رائد الإصلاح والتربية في الجزائر، المؤسسة الوطنية للكتاب، الجزائر، 1984، ص. 99.
- (16) الوردتيلاني ، الفضيل ، الجزائر الثائرة ، المرجع سابق، ص. 96.
- (17) سعد الله ، أبحاث وآراء، المرجع سابق، ج. 3، ص. 15.
- (18) ابن العقون، عبد الرحمان بن ابراهيم، الكفاح القومي والسياسي من خلال مذكرات معاصر، الفترة الاولى 1920-1936، المؤسسة الوطنية للكتاب، الجزائر، 1984، ج 1، ص152.
- (19) M. Haddad, Les maîtres de l'Heure. Soufisme et eschatologie en Algérie coloniale (1845-1901), *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2010, 2, n° 41, p. 49-61. Cet article dans son approche sociologique de la question souligne les liens étroits entre soufisme (mystique de l'islam) et mahdisme à travers deux exemples : Boumaaza et Bouamama.
- (20) P. Azan, *L'Emir Abd el Kader, du fanatisme musulman au patriotisme français*, Paris, 1925 ; Abd el-Kader, *Emir, Ecrits spirituels, (extraits du Kitāb al-Mawāqif)*, Michel Chodkiewicz (éd.crit.), Paris, 1982.

- (21) إسماعيل العربي، المقاومة الجزائرية تحت لواء الأمير عبد القادر، الشركة الوطنية للنشر والتوزيع، الجزائر، ط2، ص288.
- (22) J. Carret, *Le Maraboutisme et les confréries religieuses musulmanes en Algérie*, Alger, 1959, p. 12.
- (23) P. -J. André, *Contribution à l'étude des confréries religieuses musulmanes*, Paris, 1956, p. 238-239.
- (24) سعد الله، الحركة الوطنية، المرجع سابق، ص. 297.
- (25) *Ibidem.*, p. 299.
- (26) Selon les estimations de J. Carret le nombre des adeptes des différentes confréries était de 480.000 [les Rahmaniya 230.000 ; Qadiriya (100.000) ; Tidjaniya (50.000) ; Ouled Sidi Cheikh (40.000) ; Derqaouia (20.000) ; Senoussia (20.000) ; Ziania (20.000) ; Alaouia (5.000) ; Ammaria (3000) ; Aissaouia (1800)]. ) J. Carret, *Le Maraboutisme et les confréries religieuses musulmanes en Algérie*, op. cit., p. 21.
- (27) العسلي بسام، محمد المقراني وثورة 1871 الجزائرية، دار الفانس، بيروت، 1983.
- (28) Pour une autre lecture de l'histoire voir : Mammeri M., *Inna-yâs Ccix Muhend*, Alger, 1990.
- (29) زوزو عبد الحميد، ثورة بوعمامة (1881-1908): جانبها السياسي (1883-1908)، موقم للنشر، الجزائر، 2010م-ج2.
- (30) Boubakeur H., *Sidi Cheikh: un soufi algérien: sa vie, son œuvre, son rôle historique, ses descendants (Oulâd Sidi-Cheikh)*, Paris, 1990.
- (31) بوعزيز، يحي، موضوعات وقضايا من تاريخ الجزائر والعرب، ج 1، دار الهدى، عين مليلة، الجزائر، 2004، ص. 742-743.
- (32) André P.-J. cite dans un passage : «ces saints populaire sont encore essentiellement des patrons locaux...ce rôle de « patron » donne une grande importance à la tombe. Chaque qoubbas devient un centre, grand ou petit de pèlerinage...objet de vénération...», P. -J. André, *Contribution à l'étude des confréries religieuses musulmanes*, op. cit., p. 69-70 ; voir entre autre : I. Goldziher, Le culte des saints chez les musulmans, *Revue d'histoire des religions*, 2, 1880, p. 257-351.
- (33) بوعزيز يحي، وصايا الشيخ الحداد ومذكرات ابنه سي عزيز، المؤسسة الوطنية للكتاب، الجزائر، 1989، ص19.
- (34) M.-R. Kacimi El Hassani, Tariqah Rahmania : Its Roots and Prospects, *The Journal of Sophia Asian Studies*, 27, 2009, p. 291-312.
- (35) M. Simian, *Les Confréries islamiques en Algérie (Rahmaniya-Tidjaniya)*, Alger, 1910.
- (36) بوعزيز يحي، وصايا الشيخ الحداد ومذكرات ابنه سي عزيز، ص20، 45، 49.